

Extraits du Livre d'Abel

Guy Gervais

Number 20, Winter 1984

Poésie du sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15877ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, G. (1984). Extraits du Livre d'Abel. *Moebius*, (20), 19–30.

GUY GERVAIS

Extraits du Livre d'Abel

Je suis venu au monde tel un fruit tardif, la saison ne me reconnaissait plus. Pourtant, j'étais d'ailleurs aussi.

La nature humaine s'appesantissait et les femmes vieilles se souvenaient à peine du verbe limpide de la transparence. D'une lèvre gercée les mots ne coulaient plus comme d'une source, lourds, ils éclataient pour rompre à peine le silence qui se refermait aussitôt sans parfum. Ainsi ai-je grandi; je ne connus d'arbres que secs, distants, le vent n'y jouant jamais, la verdure y était tolérée comme un incident, une erreur vite étouffée par le cours normal de l'écorce.

Entre l'aube et le crépuscule les ombres murmuraient: vivre seul. Les objets eux-mêmes, figés à jamais dans un destin de marbre, appuyaient en silence ce message monolithique que déchiffraient mes yeux à peine entr'ouverts.

D'un été à l'autre quelques rayons filtraient au travers des jalousies méticuleusement interposées; ces rayons empoussiérés tranchaient la pièce au vif, la saignaient de son encre. J'attendais ces mois avec espoir. Les caillots noirs s'écoulaient, se bousculant dans un tourbillon à l'intérieur de chaque trait de ce soleil étranger et fascinant, déjà, je regardais immobile. Parcours sans fin, allées sans fleurs, chemins surgis subitement entre deux âges, de nulle part, au matin sans parfum. Recouvert de chair comme d'une taie, l'homme d'origine animale se remet de sa chute. Aveuglé, il s'ébroue comme un prisonnier impuissant, cloué au sol par des liens immémoriaux: mouvement de la matière dans un rayon de vie dont il ignore l'origine et la fin.

* * *

Il suffit de baisser les paupières pour que l'univers disparaisse à nos yeux. Ainsi, chacun des sens pourrait à la limite être fermé et sa relation avec le monde extérieur, suspendue.

Mais, que suis-je d'autre que l'univers moi-même, né avec le

monde et mort avec lui? Lorsque je ferme les yeux, je m'isole de la vision des choses soutenue par la lumière solaire. Je peux également m'isoler du son et du bruit portés par l'air. S'abstraire de toutes relations tactiles ne pose qu'un problème de contrôle, ou simplement de mécanique plus complexe, mais rien n'interdit que l'on puisse y parvenir.

La pensée prendrait alors tout l'espace libéré, si bien que je comblerais ce manque ou cette relation par une autre. J'entends alors des voix intérieures, je perçois des dimensions, des formes mentales. Il me souvient qu'enfant je m'isolais ainsi du monde et passais de longs moments, plongé ainsi en moi, à regarder des formes lumineuses se déroulant sur le fond de mon cerveau, telles de gros nuages cylindriques mus par une force musicale venue de je ne sais quelle dimension.

Je ferme les yeux. J'écarte les paupières et le monde réapparaît. Quelques secondes se sont écoulées, la fleur s'est ouverte un peu plus, l'arbre au loin a grandi et mon visage s'est fané imperceptiblement.

En ce long processus du monde où suis-je, yeux fermés ou bien ouverts? Que je puisse faire abstraction de tous les sens arrêterait-il l'univers de tourner? Qui se risquerait à l'immortalité du néant! Fausse dualité, le monde et moi ne formons qu'un depuis le début. Si je suis lié au tout universel, je n'ai donc jamais commencé d'exister.

Qui me parle de communication m'ennuie; seuls les saints peuvent participer à la vie des autres. Toute une vie s'éternise à l'intérieur de chaque cellule et de chaque atome de notre univers.

* * *

Ai-je vraiment vécu? Toute l'offrande de ma vie est demeurée invisible; à peine sorti de l'Indéterminé, j'y suis retourné. Toute mon existence fut ce retournement sur place de la vie à l'intérieur de moi comme un axe. Hanté par l'éternel, j'ai retourné le fruit sur lui-même pour l'offrir à l'Immortel. Je suis la présence de l'absence et l'absence de la présence; l'impénétrable mystère et le mystère de l'impénétrable; l'eau qui n'étanche pas, le feu qui ne consume pas, l'air qui n'exalte pas et la terre qui jamais n'a produit. Perfection du néant, miroir sans reflet, j'ai tourné mon visage intérieur vers la permanente figure du tout.

Appelé par la voix du néant, je n'étais même pas l'ombre de l'immanence. Mon royaume était la peur et j'étais vaincu dès le premier instant de la création. La vie s'est détachée de moi et s'est éloignée à grands pas comme d'un pestiféré. Mais je suis resté en l'homme; à chaque fois qu'il hésite, j'apparais. Tourne-t-il les yeux vers le ciel, soupèse-t-il le poids de ses actions, questionne-

t-il la raison de ses raisons qu'il me touche, m'effleure, m'évoque.

Corps, vaste champ de froid et de chaud, douleur et plaisir se disputent nos veines. Faut-il rester là et non fuir. Poésie, vision, pourquoi m'abandonner à ce monde où je ne veux plus vivre. Car vivre veut dire aimer et mourir et je ne veux, ni ne peux. Le désir vit encore dans ma chair et je pleure son aveuglement. Toute cette chair désirée qui meurt tranquillement, que suis-je lié à elle par mon propre corps et celui des autres. Pourquoi nous abandonner à la chair qui se reproduit elle-même par elle-même, quand on sait la vanité de tout cela et l'horreur de la mort qui rôde. Je me retire de tout, je veux la poésie. Mais comment fuir le corps? Pourquoi cette vie serait-elle erronée, le corps glorieux n'existe-t-il pas près de nous, en nous. L'opacité de mon corps où je descends engendre la vie; obscurité des sens ou du sens pour la génération des peuples, mais cela on peut le refuser, on le refuse aujourd'hui. Eros gagne du terrain, mais son opacité à lui, quelle est-elle? Désirer sans questionner, se lancer à l'aventure de la chair mortelle, conquérir sur la perte, vaincre la chute dans un corps et une âme. Comment accepter cette souffrance, cette fin; de cet échec, où est la victoire qui brille dans mes larmes comme une épée? *Il faut rester parmi vous, femmes de chair. Et la victoire est-elle de rester, tenir le coup et s'obstiner.* Mais nous sommes là, prisonniers de cette aventure obscure et notre esprit s'interroge sans cesse et quitte le corps pour pleurer le désespoir de l'avoir quitté. Pourquoi faut-il mourir, est-ce là la voie? Abandonner ce corps à sa perte, à sa souffrance et à ses joies; ne pas lui refuser la vie qu'il nous impose de force. Quel jeu est-ce là? Vivre sa mort, accepter ce refuge dans un corps et une âme pour une durée de vie sans se sentir abandonné par l'esprit. Où est le paradis dont j'ai connu la torpeur aveuglante, tous les sens en suspension. Trompeuse tranquillité d'où est sorti le monde de Caën.

* * *

Le plus étonnant chez l'homme est le combat de la chair contre l'esprit. Quand s'ouvre l'abîme, la fuite lui apparaît comme l'unique issue, alors que rien ne lui permettra jamais d'échapper à cette vision confondante. Vertige de l'abîme. Sur quoi repose notre existence sinon sur la conscience des deux pôles et de leur tension. Pouvoir se tenir debout au centre du maelstrom et regarder sans participer, et participer sans être emporté. Est-ce là le rôle de tout homme conscient? Qui d'autre pourrait l'assumer? Toi mon frère?

* * *

Que faire de mon âme malade en ces terres gelées d'où la vie semble perpétuellement absente? Quel printemps secouerait mon corps d'un essor assez gigantesque pour en briser les glaces éternelles. Jamais il ne viendra et, s'il venait, je lui tournerais sans doute le dos, car l'impatience brouille mon discernement.

Non, je n'écrirai pas ce livre; je ne tomberai pas dans le piège du discours pour ajouter des mots à la confusion qui nous entoure déjà comme une forêt. Ne sommes-nous pas assez enfouis sous les signes, sous les évocations et les intonations de tous et de chacun sans devoir y ajouter notre propre futaie. Je ne parle que pour moi-même afin de savoir si la stérilité est au fond de mon âme ou au fond du monde. Pourquoi rien ne prend-il jamais forme et pourquoi faut-il tant d'efforts pour aboutir à si peu? Je ne le saurai jamais sans doute, mais il faut cependant interroger le silence et lui faire rendre un son, un jour.

«Entendez le son d'une seule main», dira le moine Zen à ses disciples. Voilà l'énigme posée. Alors que nous étouffons sous le bruit des lettres, il nous faut demeurer sourds au chaos et n'écouter que le son unique du Sens.

Mais mon corps de chair, qui donc l'entendra brûler? Il y a peu d'oreilles sensibles aux crépitements des buissons de la vie.

* * *

Je vois par la fenêtre de mes yeux des lilas mauves qui occupent tout l'horizon. Cet instant est sans âge. Que désirer de plus. Sinon de comprendre pourquoi mon âme s'exalte et cherche à s'échapper du corps. Ma perception de la beauté est liée à l'instant de mes sens et de cela mon âme se scandalise et voudrait rompre l'alliance. Pour aller où? Dans la perception fugitive de la beauté qui prend une teinte éternelle car elle se joint à l'irréductible. La Beauté est là; devrais-je mourir? Si seulement je le pouvais, combien de fois me serais-je lancé du haut de quelque falaise, appelé par le ciel bleu. Mais mon corps écraserait sous son poids la légèreté de la vision des sens. Il faut en vivre, vivre des lilas mauves qui éclairent, la durée d'un instant, mon existence. Ils sont là toujours, mais moi je ne les perçois dans leur éternité que l'espace d'un instant de grâce. Pourquoi ne vivraient-ils pas en moi éternellement? Parce que je dois vivre autre chose et d'autres choses qui remplacent la première. Parce que des milliers de sollicitations parviennent jusqu'à moi à tout instant, sans arrêt. Mais pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi existe-t-il à mes yeux une coupure et, en somme, une suite d'expériences différentes et non une, seule et unique? Les fleurs évoquent l'éternelle beauté alors qu'elles devraient, au contraire, m'y fixer, me situer en elle, définitivement, de sorte qu'il n'y ait plus d'exil possible, plus de césure. Le monde est un, nous le

savons tous, pourtant nous nous brisons en milliers d'expériences successives.

* * *

L'évolution et l'intensification de mon être ne m'appartiennent désormais plus. Si les événements succèdent aux avènements, ils n'en restent pas moins liés par un ordre invisible, unique et en quelque sorte vivant ; car en eux, en cette succession, l'être est poussé en avant et tiré à lui-même.

Qu'il ne soit plus rien à rechercher en dehors de soi, je sais que cela est une vérité première qui mettrait en marche le vrai moteur de l'univers. Le pouvoir de la pensée à l'intérieur de la pensée : une action immobile qui impose la tranquillité dernière, comme si plus rien ne devait être cherché par nos propres moyens. C'est l'intensité qui remplace la succession, le progrès ou l'évolution des gestes, car elle dirige l'évolution des formes. Sur cette loi repose la nature en laquelle on ne sent ni de heurt ni de saut : le ciel s'obscurcit, éclate et retrouve sa limpidité en un mouvement unique dont l'intensité seule marque les phases, la clarté étant aussi intense que l'obscurité.

Il ne s'agit pas de l'abandon de soi entre les mains d'une force obscure ou d'une mystérieuse fusion dans une croyance aux mères du monde. Nous sommes pour une fois mis en face d'un fait, celui de l'intensification de l'ordre croissant de nos morts et naissances quotidiennes. Quel choix nous reste-t-il ? D'ailleurs pourquoi faudrait-il choisir et pourquoi ne faudrait-il pas choisir ? Qu'importe puisque tout arrive comme si le monde, l'existence, dans une longue conspiration, avait décidé de mettre tout en oeuvre pour chacun de nous et décidé de tout nous donner. Une telle attitude ne découle pas d'un fatalisme, car cette conspiration occulte n'a pas été ourdie en dehors et à notre insu, mais bien en nous-mêmes, en chacun et par chacun de nous. Elle se manifestera en même temps que l'expression libre et ouverte de notre volonté. Ce plan a été tramé dans notre esprit, son exécution dans notre volonté. Le passage du vouloir au pouvoir par une ouverture de l'être tout entier du sujet à accepter, désirer et appeler cette réalisation. Dire que l'univers est en nous, pourquoi pas, puisque l'inverse est vrai et que la volonté engendre les événements qui, dans l'espace, échappent à ma perception, mais qui, dans le temps, n'échappent plus à ma conscience du mouvement intensificateur de la connaissance qui se fait événement puis avènement.

* * *

Je me suis réveillé une nuit encore tout enrobé par la transparence lumineuse du rêve. Mon corps d'homme ne répondait que difficilement aux incitations comme si l'influx nerveux qui permet aux muscles de se raidir et de se mouvoir voulait s'échapper de mes membres par tous les pores. Mon esprit restait plongé dans le doute le plus total sur l'état dans lequel nous nous trouvions. J'ai dû me traîner jusqu'à l'extérieur, où je fus entraîné, je ne sais, afin d'y respirer une fraîcheur nouvelle et étrangère et, par elle, lentement me dissocier de cet engourdissement que je ne saurais qualifier de sommeil ou de mort, n'ayant jamais auparavant éprouver une telle sensation étrangère. J'avais peine à me convaincre de la densité matérielle du monde qui m'entourait et me supportait, tant cette densité se mêlait à celle de mon corps et que celui-ci se fondait dans l'immatériel. La réalité nous entoure-t-elle vraiment et de quelle matière? Affirmer avec tous les Bouddhistes l'immortalité du monde éveillé ne serait donc pas qu'une vue de l'esprit. Nous vivons, nous traversons des épreuves, nous souffrons, mais que faut-il penser lorsque subitement cette réalité temporaire s'isole et se détache sous notre observation incrédule mais certaine et que nous pouvons nous isoler de cette réalité temporaire, ne serais-ce qu'un instant? Aucune relation avec l'usage de stupéfiants, car il ne s'agit pas de modifier notre vision du monde comme sous l'effet d'un verre déformant.

Que faut-il croire? Que les émotions et les sentiments et les sensations ne sont que des réactions nerveuses d'une matière malmenée; mais ces états ne sont-ils pas en tout point semblables à ceux que nous éprouvons en rêve, puisque rêvant, nous ne cessons de souffrir, de jouir et d'éprouver toute la gamme des sensations qui nous sont familières à l'état de veille? Le flot des images mentales est suffisant pour entraîner le corps dans les réactions les plus complexes, comme si, entre l'image et la matière de notre esprit, existait une relation si étroite que l'on pourrait dire que l'une est la prolongation de l'autre...

Que font le philosophe et le mystique sinon s'exiler du corps et des images passagères de la vie par une réduction aux essences ou par une méditation ascétique. L'un et l'autre réduisent le champ de leurs images intérieures et extérieures à un ruisseau limpide où coule l'essence des choses, essence qui n'engendre plus de souffrance ou de joie, essence qui par son caractère limpide ne trouble pas, n'excite pas le corps par ses images mentales, par ce flot des aventures de la naissance et de la mort - concrétisation des idées. La douleur ne serait que l'excitation provoquée par des images échappées d'un noyau central de vie. Et le bonheur, aussi.

Mais quel est ce noyau? Lorsque je ne rêve pas, je peux m'y plonger dans le sommeil si mon corps ne prend pas le dessus, si

ma respiration ou mes viscères ne viennent pas troubler ce repos de l'esprit ou cet éveil de l'esprit. Il n'y aurait donc qu'une seule réalité palpable, celle de l'image qui peut conduire le corps à prendre toutes les formes qu'elle veut bien suggérer.

Mais ces expériences ne forment entre elles que la première couche de l'amas central, masse informe pour notre esprit non informé, puissance accumulée depuis le commencement de la création et transmuée en l'homme dès l'instant de sa naissance, tout comme le fait de vivre sur cette terre lui donne accès aux avantages et produits des surfaces cultivées en même temps que l'accès aux possibilités encore méconnues de la gravitation, de l'électrodynamisme, de l'interdépendance universelle. Toutes ces qualités, secrètes ou non, sont enfermées dans les molécules et autres particules infinitésimales qui composent notre planète, elle-même objet de l'univers soumis à des lois et influant sur d'autres dans une chaîne de répercussions qui ne sauraient être connues que du point de vue de Sirius, d'un Sirius de la deuxième puissance.

* * *

Si rien n'existe ici-bas que l'illusion, rêver serait meilleur sans doute puisque rien et rêver s'annulent l'un par l'autre encore ici-bas. N'est-il pas de plus puissant sortilège que d'avoir un art aussi interminable que la vie présente. Mais, voici que le temps passe sur nous pour éclater le germe et non plus le fruit.

Et voici les dernières paroles : le silence n'est plus, il a vaincu la mort qui l'empêchait de verser ses flots dans l'esprit des hommes attachés aux corps par leur détresse.

L'arrêté est venu de l'être qui pense, qui aime et qui agit par tous et par tout depuis l'âge de la pierre; si pierre peut fonder quelle Eglise, ce fut celle de l'entre-deux sens du bien et du mal. Eglise vivante sur un mal entendu comme un bien.

Je veux que l'avenir se ferme sur nous pour que nous vivions éternellement comme il se doit depuis toujours malgré l'obscur cheminement de l'homme aveugle-né. Est-il rien de plus significatif que d'avoir deux yeux et de n'avoir qu'une vision. Cela prévaut pour nos cinq sens, aussi bien le toucher que les quatre autres. Les canaux s'érigent entre eux d'une seule impulsion à la fois et clarifient la connaissance comme une jouvence pour que l'éternité s'installe en permanence parmi eux. Voir, entendre ou sentir sont en arrière du corps proposant l'ouverture pour mieux s'infiltrer avec le sens qui se détourne à la moindre résistance du corps et de la sens-sibilité pré-diluvienne.

Est-il besoin de préciser le sens de cette double vue des organes. L'enfant jamais ne regarde sans entendre en même temps la voix intérieure qui guide sa main ou son bras dans

l'action. Chez lui, le geste et la vision sont composites, ils n'ont pas encore été détachés l'un de l'autre par la raison qui met des «distances» entre l'organe et l'organisation. La rencontre des deux brise l'étreinte inutile de l'angoisse chez l'homme spiritualisé.

Encore ici sommes nous devant le mystère de ne plus être sans comprendre. Sommes-nous enfin maîtres de nos destinées de chair parmi les ombres de la terre, seuls porteurs d'un message dans la poussière de tendre vers quoi vraiment, sinon l'allure elle-même de l'esprit. Pourquoi confondre le vent avec le bruit et le son avec l'organe? Ne trouvons-nous pas assez la vie sans un sens pour désirer la poursuivre à travers tous nos sens? Qu'en est-il vraiment encore une fois? De cela ne retenons que le nom qui s'élève parmi la lumière des corps, l'esprit lui seul porte son souvenir comme un sauveteur venant sur l'océan de la confusion. Entendons-nous bien cependant, il ne s'agit pas de penser trouver l'ange parmi nous. Il n'y est plus, écologiquement parlant il ne pourrait plus vivre. Mais encore, il n'est plus là parce que nous, nous sommes pleinement occupant les espaces de la terre spirituelle, enfin découverte par l'humanité.

Comment ne pas en croire nos yeux qui s'ouvrent chaque jour sur une plus intense action des sens au sein de l'homme. Remarquons simplement au vingtième siècle la vitesse croissante de la maladie, symptôme révélateur de l'abandon des forces de résistance qui étaient nées du combat pour la survie de l'espèce. Est-ce à croire que l'homme disparaîtra? Non, il apparaîtra parmi les incrédules qui portent encore un culte à la science des incroyants.

Pratiquement toutes les civilisations anciennes ont reconnu que le pouvoir d'aimer était le plus puissant tremplin à l'arrivée du temps de l'homme venu. Pourquoi? Parce que l'homme d'ici n'est pas plus humain que le plus petit grain de sable de la mer, ne l'oubliez pas, partout encore semés que nous sommes à travers les galaxies de l'univers, notre avenir n'est plus. Car aussi longtemps que nous avons attendu, aussi longtemps nous avons entendu et cela pour enfin parvenir à ouvrir notre voie vers l'astre resplendissant de la vie éternelle — astre sans astre et soleil sans soleil, puisque homme sans homme. Mais la vérité est au-delà de la contradiction simple des mots qui s'entassent sur le navire blanc pour traverser l'esprit du lecteur. Ne laissez pas votre imagination courir après les mots, mais mettez-la en avant afin qu'elle soit lavée par les vagues et qu'elle s'épure sous l'impulsion de la Vérité unique qui trace son chemin par toutes les voies. Cependant, puisqu'il s'agit de mes dernières paroles d'homme parmi les hommes, il me faut souligner davantage l'aspect trompeur de ces lignes tracées à la hâte sur la feuille brûlante.

Les rêves de mots agonisent. Les éveils du silence s'annoncent. Voici venir le temps de ne rien écrire et de tout dire,

commencement et fin, fin du commencement. Ne négligez pas l'enveloppe, mais préservez le germe, négligez les avenues conduisant à l'innocence, cherchez la ruse et la fourberie des lourds mensonges de l'écriture noire sur blanc. Soulevez le masque de la ruse et voyez combien il s'offre à vous dans sa nudité, seul moyen de faire connaître l'éternel. Passez sous silence les efforts, les vertiges, les beautés de style, avertissez vos coeurs de se méfier de l'art, rejetez loin le sabre de l'habileté. Attention à vos gorges, êtres purs, je vous blesserais sans vous guérir. Rompez les rangs du paragraphe et fuyez loin des sons qui résonnent plus que tout au monde dans nos corps légers de vent et de nerfs.

Avoir enfin entendu la dernière parole seulement sans la prononcer. Est-il possible de vivre jusque là, de soutenir son effacement dans l'univers jusqu'à cet ultime moment irréversible où l'être basculera dans l'au-delà des mots de ce monde. Il n'y aura pas de point final, ou plutôt si, il n'y aura que lui, mais quel Point, dressé comme la blessure laissée par la Présence qui est passée à travers lui.

* * *

Lent mais clair est le message porté par l'encre. Aujourd'hui vient au secours d'hier pour soulever l'inertie des mots, des morts, des temps. Pensez à l'amour et voyez naître le souvenir de l'initiative action de vos corps. Quelle usure que la mer proclame constamment ; pourtant, quelle paix, en même temps, succombez devant elle, sa chaleur, sa lumière. Pourtant, nous sommes plus sensibles que nous le croyons et bien que nos vies s'effacent une à une, l'amour passe en nous comme un souvenir, pas plus, de l'ailleurs disparu d'ici-bas dès le premier moment de la création.

Ainsi, puisque rien ne semble empêcher que le temps divise et règne, il nous faut accorder nos voies à cette harmonie-ensemble, jour et nuit font le tour de la terre et de nos corps puissants de cette conscience, nous le pouvons aussi. Réunis que nous sommes par l'amour corps et âme pour être éveillés à l'évidence du plan. Car qui est-il celui qui nie, sinon l'autre qui souffre en nous de notre ignorance. Les deux ensembles forment la vie. La vraie souffrance est de le négliger sous l'apparence que rien ne vaut l'effort d'ouvrir son double personnage à la réalité. Lentement, avec la patience de l'amour, s'élève le sacrifice de l'autonomie pour l'émergence de l'antinomie de l'être puisque, malgré l'ancrage obscur, rien ne l'empêchera d'émerger au jour, ne serait-ce que le dernier.

Qu'est-il de plus pur que l'eau ?

Le reflet, qui n'a même pas de support matériel propre. En est-il ainsi de l'homme, lui, fruit sauvage d'une civilisation douteuse,

porte-t-il encore l'espoir détaché de sa gaine comme une arme pointée vers le ciel? J'en doute, mais qu'importe.

La liberté est grande et surtout celle de se perdre, car cela n'existe plus pour nous, si nous sommes sûrs de notre destin. Pourquoi hésiter à proclamer le règne du temps? Finis les sermons sur la montagne, finis les éternels précheurs, apôtres stérilisés à l'acide. Après le déluge viendra l'autre, alors à quoi bon attendre, la montagne est là pour être gravie, non pour être adorée avec son dieu de bois gravé pour l'effroi des âmes saintes. Fini le temps des prières à retardement, le saint des saints a explosé et sa semence grandit par toutes les terres. Ne nous classez pas parmi les effrayés, car nous avançons vers Dieu, que la montagne vienne à nous, avec elle sa lumière.

Je suis l'Homme dernier de cette race d'ici, mes fils seront d'ailleurs et la femme divine les portera sur ses ailes comme si rien de plus léger n'était advenu à travers les siècles depuis la croissance première du premier grain enfoui au sein de la terre. Puisqu'il faut vivre de terre, mangeons la racine avec le fruit et fructifions nos terres et nos germes. Que vienne la rosée, la première lueur du jour trop liquide pour être lumière et trop lumière pour notre vue de chair. L'an du millénaire est venu et avec lui ses enfants, ses fils, ses races qui ne se comptent plus, car ils ne sont pas générés mais généreux, ils ne sont plus, ils vivent, et quand les temps s'arrêteront, comment construire l'agonie encore pour les hommes. Il n'y aura plus de morts, car il n'y aura plus de vivant au sens mortel du terme et du terme, il n'y aura plus de cadavre longeant les avenues de la terre et de la mer, attendant d'être sauvés par le hasard. Qui passerait par là? Bouddha ou Mahomet effrayés s'enfuieraient la main dans la main vers le paradis perdu de leur indifférence de saints générateurs d'ennui et de tant de martyrs.

Pourquoi, puisque martyrs nous le sommes tous, faut-il que d'aucuns se sacrifient encore plus ouvertement en ouvrant leurs gorges aux délires des oppresseurs? Parce qu'il nous fallait l'exemple pour comprendre, auparavant. Maintenant non, que viennent les oppresseurs, ils ne trouveront plus que des martyrs déjà morts à toute souffrance, aliénés à la joie de la torture par la découverte de la simplicité d'être enfants du silence.

Faut-il le répéter encore, l'enfant fut le seul à refuser la séparation et fut le seul à préserver l'amour de soi qui vivait en lui dès sa naissance. Rien d'autre n'est meilleur que cet exemple, ni saint ni martyr, que la simplicité du regard droit de l'unité.

* * *

Dans la première décision d'ouvrir une feuille sur l'infinité que recèle la noirceur de l'encre, il y a un double mouvement inventif,

capable d'organiser la vie et apte à réduire au minimum la marge, vague rongeante de l'obscurité, la plus grande force remontant des siècles. Ses assises sont les strates de l'inconscience, semblables aux couches minérales. Cette épaisseur dense a-t-elle pour but de faire éclore quelque mystérieux secret pour fin de protéger ce mystérieux secret contre une lumière trop vive ou un cycle de vie trop rapide?

Il se peut qu'un mode de vie inhérent à un centre caché, complètement ignoré des hommes, ne puisse supporter ni l'éclat de la lumière telle que nous la connaissons, ni un cycle de vingt-quatre heures, obligeant l'organisme à l'alternance du sommeil et de l'activité. On peut se demander si ce rythme ne cause pas notre perte, si cette longue épreuve ne finit pas par nous vaincre. L'enfant et le vieillard n'échappent-ils pas à ce rythme, eux qui portent déjà, ou encore, l'inconnu dans leurs veines? Et la lumière, ne finit-elle pas par ronger comme le sel un corps fait de poussière, c'est-à-dire d'atomes liés entre eux par le souffle de l'expression ou de l'explosion originelle? Le temps n'existe pas pour la lumière, c'est nous qui la regardons agir, derrière nous et en avant, à travers le prisme de notre corps. Mais cela n'est pas l'absolue vérité et ne peut l'être; autrement nous serions toujours là, non pas nous, mais la première génération de l'homme. C'est pourquoi cette stratification doit jouer ce double rôle de mère protectrice et de mère fécondée, devenue mâle presque par ce pouvoir. Quel inconnu se débat en elle et est-elle appelée à faire le saut pour passer de l'état de mystère à l'état d'évidence. Peut-être pas. Toute l'organisation, l'intelligence des choses et l'évidence que nous connaissons, tout est fondé sur cette obscurité mystérieuse, dont le mystère alors, le seul, consisterait à ne pas donner réponse à notre question, aux questions du jour. De par son obscurité, le mystère conserverait son apparence trompeuse. Le propre du mystère étant de résister à l'éclaircissement des questions et interrogations humaines et à ses pressions. Toute cette obscurité sous-tendant la lumière, l'éclaircissement. Comme si elle ne prenait sa puissance qu'en se frappant à cette opacité sourde, insipide, amorphe. Comme l'encre noire sur le papier supportant l'évidence des lettres, opposant son homogénéité de tache aux pressions des sondes de l'écrivain. Subissant les pressions, les acceptant jusqu'à se mouler en forme de lettres, mais opposant toujours plus d'opacité afin d'offrir un support à la volonté pressante, ciselante de la plume sur son corps éternellement mystérieux. A jamais mystérieux, aussi infini que la lumière, aussi longtemps que sa pression sera. Mon frère obscur, tu n'auras blessé que ta main sur mon crâne dans ta rage d'écrire l'aventure de l'homme en lettres d'un sang noir aussi dense que ton intensité.

* * *

Les jours s'accroissent comme des nuages sur nos os et qui viendra lever le voile d'une main distraite au revers d'un siècle verra bondir l'animal mythique à travers l'humanisme, le cheval d'airain déchirant nos chevilles s'envoler de nos cendres. La fleur a perdu l'équilibre de ses racines; les mots loin de leur sens cryptographique sèment le désordre au vent.

Le secret bien gardé est maintenant percé d'une brèche. Faut-il revenir à la bête pour vivifier la connaissance? La tribu vivait l'état idyllique de la fusion des dieux et des hommes.

Puis, il nous a fallu vivre et mourir et comment le faire sans l'aide de la raison; prisonniers de nouveau de l'intellect, nous avons attendu des siècles avant de sortir de l'impasse: le monde était devant nous porteur du secret comme un miroir. L'homme a découvert sa connaissance comme une fleur spontanée qui aurait traversé les âges. Nul besoin de mystères, nul besoin des dieux; l'homme n'a plus besoin de se protéger pour survivre, il sait et cela est immortel et abstrait. C'est le secret de la gravitation, l'utilisation de la connaissance comme moteur de la connaissance. L'homme n'est plus au monde, mais dans le monde, tout lui est message et lui, également, n'est que message pour le monde. Son poids lui est devenu léger.

* * *

Notre passage sur cette terre, en surface, ne s'accomplit que par le sacrifice d'une vie; les apparences, quelles soient l'amour ou le devoir, ne sont que les motivations, les chevaux de trait. Notre avenir n'est pas devant nous, mais derrière, une fois le sillon marqué à même l'obscurité.

J'ai perdu ma vie, enfin. Il n'y aurait rien de chrétien dans un tel énoncé, seulement la reconnaissance d'une valeur surnaturelle et pourtant bien réelle. Je suis et mon livre n'est plus l'expression de ma vie, mais l'expression de mon choix de vivre. Dans la confusion des siècles, j'ai trouvé ma voix; dans le fouillis des secondes, j'ai vu l'étincelle. Ce moi est infini, il est l'infini. Enfin je suis libéré des chaînes de Prométhée.

Se dissocier de l'homme, de l'isolement, de la molécule, pour s'ouvrir à l'univers, à la structure des molécules, c'est reconnaître ses vraies origines qui ne peuvent qu'être abstraites. L'homme n'est pas fait que de chair; il doit autant, sinon tout, à l'organisation de la matière et non à celle-ci, qui n'est que poussière. La pensée et l'élaboration de l'esprit, sa logique, son ordre ne seraient-ils qu'une participation à la force de vie: son exaltation.

C'est pourquoi l'homme peut atteindre à la conscience de la conscience en devenant témoin de l'émergence et de la présence de la force d'énergie s'élevant au travers des siècles jusqu'à un point d'intensité. La pensée est une forme subtile de l'énergie.